

rellement timide ; et tous les caciques , à l'exception de Guacanaghari , qui le premier avait reçu les Espagnols dans ses états , résolurent d'unir leurs forces pour briser un joug qui devenait chaque jour plus intolérable.

vii.
Cruautés
commises
par les con-
quérans à St.
Domingue.
Ce qu'elles
produisent.

Colomb interrompit le cours de ses découvertes pour prévenir ou pour dissiper ce danger inattendu. Quoique la misère , le climat et la débâche eussent précipité au tombeau les deux tiers de ses compagnons ; quoique la maladie empêchât plusieurs de ceux qui avaient échappé à ces fléaux terribles de se joindre à lui ; quoiqu'il ne pût mener à l'ennemi que deux cents fantassins et vingt cavaliers , cet homme extraordinaire ne craignit pas d'attaquer en 1495 , dans les plaines de Véga-Réal , une armée que les historiens ont généralement portée à cent mille combattans. La principale précaution qu'on prit fut de fondre sur elle durant la nuit.

Les insulaires étaient vaincus avant que l'action s'engageât. Ils regardaient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes de l'Europe avaient augmenté leur admiration , leur respect et leur crainte. La vue des chevaux les avait surtout frappés d'admiration. Plusieurs étaient assez simples pour croire que l'homme et le cheval n'étaient qu'un seul et même animal , ou une espèce de divinité. Quand une impression de terreur n'aurait pas trahi leur courage , ils n'auraient pu faire encore qu'une faible

résistance. Le feu du canon , les piques , une discipline inconnue les auraient aisément dispersés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Pour les punir de ce qu'on appelait leur rébellion , chaque Indien au-dessus de quatorze ans fut asservi à un tribut en or ou en coton , selon la contrée qu'il habitait.

Cet ordre de choses , qui exigeait un travail assidu , parut le plus grand des maux à un peuple qui n'avait pas l'habitude de l'occupation. Le désir de se débarrasser de ses oppresseurs devint sa passion unique. Comme l'espoir de les renvoyer au-delà des mers par la force ne lui était plus permis , il imagina , en 1496 , de les y contraindre par la famine. Dans cette vue , il ne sema plus de maïs , il arracha les racines du manioc qui étaient plantées , et il se réfugia dans les montagnes les plus arides , les plus escarpées.

Rarement les résolutions désespérées sont-elles heureuses. Celle que venaient de prendre les Indiens leur fut infiniment funeste. Les dons d'une nature brute et ingrate ne purent les nourrir , comme ils l'avaient inconsidérément espéré ; et leur asile , quelque difficile qu'en fût l'accès , ne put les soustraire aux poursuites d'un tyran irrité , qui , dans cette privation absolue de toutes les ressources locales , reçut par hasard quelques subsistances de sa métropole. La rage fut portée au point de former des chiens à découvrir , à dévorer ces malheureux. On a même prétendu que quelques Castellans avaient fait vœu d'en massacrer

douze chaque jour, en l'honneur des douze apôtres. Il est reçu qu'avant cet événement l'île comptait un million d'habitans. Le tiers d'une si grande population périt, en cette occasion, par la fatigue, par la faim et par le glaive.

A peine ceux de ces infortunés qui avaient échappé à tant de désastres étaient rentrés dans leurs foyers, où des calamités d'un autre genre leur étaient préparées, qu'on vit arriver dans la colonie Aguado, valet de chambre du roi Ferdinand. Il était chargé d'examiner à quel point pouvaient être fondées les plaintes qui ne cessaient de se renouveler contre Colomb. Cet intrigant subalterne, auquel les ennemis d'un étranger trop justement célèbre avaient procuré une commission au-dessus de ses espérances, entra parfaitement dans les vues de ses protecteurs. Son approche fut annoncée au son des trompettes; des honneurs exagérés lui furent rendus; l'autorité qu'il exerça excédait de beaucoup ses pouvoirs. La plus douce de ses jouissances était d'avilir le génie hardi auquel les nations devaient la connaissance d'un nouveau monde. Aux outrages journaliers qu'il lui faisait, il se permit plus d'une fois de joindre les menaces. Toute accusation contre lui était accueillie, et ce qui pouvait servir à le justifier repoussé sans ménagement. Jamais juge ne s'était montré sous un plus odieux aspect; toutes ses actions furent d'un homme vain, partial et borné.

Cet abus énorme d'une confiance inconsidérément accordée devait naturellement ramener à l'amiral la plupart de ceux que des préjugés de nation en avaient éloignés. Les choses ne se passèrent pas ainsi. Au lieu de diminuer, l'aigreur qu'on avait contre lui s'était accrue; et, dans sa position, un voyage en Europe lui parut indispensable. Il avait de grands trésors à y porter, et il se flatta que ces moyens, trop ordinairement employés pour racheter des crimes, lui feraient enfin obtenir justice. Son espérance ne fut pas trompée. L'or, les perles, d'autres richesses qu'il offrit aux deux souverains comme un produit des possessions nouvellement ajoutées à leur empire, firent oublier ou même approuver tout le passé. La bonne Isabelle rendit à Colomb toute son estime, et l'avare Ferdinand lui-même se reconcilia un peu avec les navigations lointaines.

Les peuples ne pensèrent pas comme leurs maîtres. Le temps, qui amène la réflexion à la suite de l'enthousiasme, avait fait tomber le désir, originairement si vif, d'aller dans le Nouveau-Monde. La couleur livide de tous ceux qui en étaient revenus; les maladies cruelles et honteuses de la plupart; ce qu'on disait de la malignité du climat, de la multitude d'émigrés qui y avaient péri, des disettes qui s'y faisaient sentir; la répugnance d'obéir à un étranger dont les rigueurs étaient généralement blâmées, peut-être la crainte de contribuer à sa gloire, toutes ces causes avaient

donné un éloignement invincible pour l'île espagnole aux sujets de la couronne de Castille, les seuls des Espagnols auxquels il fût alors permis d'y passer.

Il fallait pourtant des colons. L'amiral proposa de les prendre dans les prisons, de dérober des criminels à l'infamie ou à la mort pour l'agrandissement d'une patrie dont ils étaient le rebut et le fléau. Un désir immodéré de réaliser sans délai les grandes promesses qu'il avait faites lui avait inspiré ce funeste projet, et une passion impatiente de jouir le fit accepter sans réflexion par une cour où les principes d'une société bien ordonnée étaient ignorés. Quelques sages prévirent que les scélérats qu'on allait faire passer dans le Nouveau-Monde, joints aux scélérats qui s'y trouvaient déjà, y formeraient une population des plus corrompues qu'on eût jamais vues sur le globe; mais ou ils craignirent de manifester leur opinion, ou on ne fit aucun cas de leurs lumières.

Pendant les deux années que la lenteur ordinaire aux conseils de la puissance qu'il servait, que les artifices de la jalousie et de la haine retinrent forcément Colomb en Europe, l'île espagnole fut le théâtre de divers événemens. On abandonna au nord la ville d'Isabelle, privée de tous les avantages qu'exige un établissement principal, et les habitans furent transférés au sud, sous un beau ciel, dans un pays ouvert, au milieu d'une plaine féconde, sur les bords rians de l'Ozama, près

d'un port excellent, et non loin des riches mines de Saint-Christophe, découvertes après celles de Cibao. La nouvelle cité fut appelée *San-Domingo*, nom qui ne tarda pas à devenir celui de l'île entière.

C'était un grand pas de fait; les Indiens voisins de la moderne capitale, que leur éloignement avait jusqu'alors préservés du joug, s'y soumettaient assez facilement, lorsque Roldan, chef de la justice, mécontent de n'être que la troisième personne de la colonie, déclama hautement contre Colomb, contre Barthelemi et contre Diego, ses frères, principaux dépositaires de l'autorité. Il les accusa de cruauté; il les accusa d'avarice; il les accusa d'ambition. A l'en croire, les trois Génois n'avaient fait périr tant d'Espagnols que pour s'emparer des trésors du Nouveau-Monde et y former un empire indépendant. Quelque peu de vraisemblance qu'eussent ces imputations, elles lui donnèrent assez de complices pour l'enhardir à la rébellion. L'unique précaution qu'il prit fut de s'éloigner des lieux où étaient les troupes restées fidèles à leurs drapeaux, et de se retrancher dans des défilés où elles ne pouvaient l'attaquer sans courir de très-grands dangers.

Tel était l'état des choses au retour de l'amiral dans la colonie. Les forces qui le suivaient, jointes à celles qu'il trouvait rassemblées, étaient assurément très-suffisantes pour obliger les dissidens à rentrer dans l'ordre, ou pour les écraser s'ils

se refusaient à la soumission. C'était même le seul parti convenable à prendre, au gré des esprits ardens. Son opinion ne fut pas celle de ces hommes exagérés. Outre qu'il lui répugnait de verser du sang, il devait craindre que ses soldats ne se portassent mollement à cette guerre; qu'un grand nombre même d'entre eux, dont les mauvaises dispositions lui étaient connues, ne se rangeassent du côté des mécontents. Ces réflexions le décidèrent à tenter la voie des négociations. Ses démarches furent long-temps infructueuses. Les députés avec lesquels il était obligé de traiter s'obstinaient à regarder ses offres ou comme faites de mauvaise foi, ou comme dictées par la faiblesse. A la fin il fut convenu qu'il y aurait une amnistie générale; que le chef de la sédition reprendrait sa place; qu'on embarquerait pour l'Espagne ceux qui voudraient y retourner, et que, dans l'île même, il serait accordé aux autres un vaste terrain qui serait cultivé à leur profit par les Indiens qu'on s'engageait à y attacher. Telle fut l'origine de ces désastreuses commanderies qui s'établirent depuis si généralement dans toutes les contrées de l'Amérique que le fer asservit successivement à la Castille.

Tandis que l'amiral se félicitait dans le Nouveau-Monde d'avoir rétabli le calme sans tirer l'épée, les clameurs contre lui se multipliaient dans l'ancien, et le ministre des Indes lui-même appuyait de son crédit tous les ressentimens. Fer-

dinand entra en quelque sorte dans cette espèce de conjuration contre un homme qu'il n'aimait pas, et Isabelle fut de nouveau entraînée dans une démarche que son cœur désavouait. On envoya à St.-Domingue François de Bovadilla, autorisé à rechercher la conduite de Colomb; et, si elle était trouvée reprehensible, à prendre lui-même les rênes du gouvernement. C'était évidemment vouloir perdre l'accusé que de lui donner le même homme pour juge et pour successeur. Aussi cette imprudente commission n'eut-elle pas été plus tôt rendue publique, que les délations devinrent innombrables. Quoique contradictoires et invraisemblables, elles parurent suffisantes à un tribunal composé de magistrats sans honneur et sans probité. La peine de mort fut prononcée d'une voix unanime contre les trois frères, et on les envoya en Europe avec la conviction que la sentence qui venait d'être rendue y aurait une pleine exécution.

Comme c'eût été une sorte de consolation pour les malheureux d'être réunis, et qu'on ne voulait leur épargner aucun genre de supplice, ils furent embarqués sur trois navires différens. Alonzo de Valejo, commandant de celui qui portait l'amiral, et qui ne partageait pas les torts de sa nation, n'eut pas plus tôt quitté la rade où il avait mis à la voile, qu'il voulut ôter à son prisonnier les chaînes dont il était chargé. Non, non, répondit avec dignité ce grand homme, mes fers ne tomberont que par ordre de mes souverains;

partout ils me suivront ; jamais je ne les perdrai de vue , et ils descendront avec moi dans la tombe. Ce sera une preuve ajoutée à cent mille autres de la récompense ordinairement réservée aux services les plus éminens.

Après une très-courte traversée , la faible escadre mouilla à Cadix le 25 novembre 1500. Le spectacle qu'elle offrait causa plus de surprise que d'indignation. Tout intérêt fut refusé au navigateur qui avait ouvert à l'Espagne la route d'un autre hémisphère. Les préventions que la malveillance n'avait cessé de semer contre lui étouffèrent la compassion assez généralement accordée au malheur. Quoique les sentimens de la cour ne différasent vraisemblablement que peu de ceux de la multitude , elle se crut obligée à quelques démonstrations de plus. On rendit la liberté à l'amiral ; on le reçut avec distinction ; on loua son zèle ; on désavoua son exécrationnable oppresseur ; mais sans lui faire espérer qu'il pût être un jour rétabli dans ses dignités. Plutôt que de languir dans l'oisiveté , plutôt que de vivre dans l'humiliation , il se détermina à faire comme aventurier un quatrième voyage dans des régions qu'on pouvait dire de sa création. Après ce nouvel effort , que la malice des hommes , que le caprice des élémens ne réussirent pas à rendre inutile , il termina en 1506 , à Valladolid , une carrière agitée , que la mort récente d'Isabelle lui avait ôté toute espérance de voir jamais heureuse. Quoi-

qu'il n'eût que cinquante-neuf ans , ses forces physiques étaient très-affaiblies , tandis que ses facultés morales n'avaient rien perdu de leur énergie.

Avant que Colomb eût mis à la voile pour sa dernière expédition , son tyran , ses juges , ses ennemis les plus acharnés avaient reçu l'ordre de repasser en Europe. Quoique le but apparent de cette rigueur parût être de lui donner une sorte de satisfaction , on est autorisé à penser que le gouvernement se détermina plus spécialement à cette démarche pour purger la colonie des monstres qui la dévoraient , et pour s'enrichir de leurs dépouilles. Si c'était réellement son espoir , il ne fut pas entièrement rempli. Les brigands et leurs trésors devinrent généralement , à la vue même de l'île , la proie de l'Océan irrité.

Cette terrible leçon fut perdue pour Ovando , qui succédait à Bovadilla. Trompant l'opinion qu'on avait de ses lumières , il voulut obtenir par une infatigable activité des succès que le temps seul pouvait amener. Cette ambition lui fit ordonner la construction de neuf à dix villes ou bourgades , que devaient peupler les anciens colons et les deux mille cinq cents hommes qui l'avaient suivi. Peu content d'assurer les subsistances qu'exigeait la consommation locale , il voulut créer des denrées pour l'exportation. Ayant fait réduire de la moitié au tiers , et du tiers au cinquième , les droits que percevait le fisc sur l'or que

charriaient les rivières ou qu'on arrachait aux entrailles de la terre, il poussa l'exploitation des mines au-delà de ce qu'on avait cru possible. Ces travaux étaient exécutés par les seuls Indiens, qui étaient encore obligés au service domestique.

L'oppression enfanta le désespoir; mais que peut le désespoir sans un corps robuste, sans l'énergie de l'âme, sans armes et sans discipline? Aussi les attroupemens qu'il avait formés furent-ils dissipés, quoique plus lentement, plus difficilement qu'on ne l'avait espéré. Les chefs, tous les chefs sans exception, périrent dans des tourmens inexprimables; et la nation entière, dont une partie avait jusqu'alors échappé au joug, se vit condamnée à une éternelle servitude.

Cette tyrannie convenait à Ovando, dont les volontés arbitraires ne devaient plus trouver d'opposition. Elle convenait aux Espagnols fixés dans la colonie, dont on multipliait les esclaves. Elle convenait aux courtisans, qui, sans passer les mers, obtenaient des terres et des bras qui, en leur assurant un grand revenu, n'exigeaient de leur part ni soins ni avances. Elle convenait au gouvernement, qui voyait croître chaque jour les trésors arrivés du nouveau monde. Mais la source de ces criminelles prospérités allait tarir, parce que la fatigue, la misère, le chagrin et le glaive avaient moissonné la plupart des malheureux auxquels on les devait. Une avidité insatiable imagina d'aller voler sur le continent et dans les îles

voisines d'autres sauvages pour remplacer ceux qui avaient péri.

Le peu qui restait des anciens, les nouveaux, en plus grand nombre, qu'on devait à un trop horrible brigandage, tous étaient également accouplés au travail comme des bêtes. Des verges faisaient relever ceux qui pliaient sous leurs fardeaux. Il n'y avait de communication entre les deux sexes qu'à la dérobee. Les hommes périsaient dans les mines, et les femmes dans les champs que cultivaient leurs faibles mains. Une nourriture malsaine, insuffisante, achevait d'épuiser des corps excédés de fatigue. Le lait tarissait dans le sein des mères. Elles expiraient de faim et de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées leurs enfans morts ou mourans. Les pères s'empoisonnaient. Quelques-uns se pendirent aux arbres, après y avoir pendu leurs fils et leurs épouses. Leur race n'est plus. Il faut que je m'arrête ici un moment. Mes yeux se remplissent de larmes, et je ne vois plus ce que j'écris.

Pendant que ces scènes d'horreur consumaient la ruine des premières plages envahies par les Espagnols dans le Nouveau-Monde, des aventuriers de leur nation dévastaient les grandes et petites Antilles, le continent depuis l'Orénoque jusqu'au Darien, quelques rivages de la mer du Sud. Les moins féroces d'entre eux avaient même jeté les fondemens d'un petit nombre de colonies, dont celle de Cuba était la plus florissante.

VIII.
Navigations
qui condui-
sent les Es-
pagnols à la
connaissance
du Mexique.